

Revigorante radicalité des « Enfants terribles »

L'artiste Phia Ménard replace l'œuvre de Philip Glass d'après Jean Cocteau en Ehpad

OPÉRA

RENNES - envoyée spéciale

Un train de trois pianos lancé sur une tournette extérieure, à l'intérieur; un manège en sens inverse; au centre, la valse centrifuge d'une chambre d'hôpital aux persiennes blanches: imaginé par Phia Ménard, ce triple dispositif met en scène et en mouvement la scénographie des *Enfants terribles* (1996), de Philip Glass, troisième des ouvrages consacrés par le compositeur américain à Jean Cocteau, après *Orphée* (1993) et *La Belle et la Bête* (1994).

Vertige, vitesse, hypnose, les boucles répétitives de la musique propulsent un synopsis qui emprunte également au film éponyme de Jean-Pierre Melville (1950), relatant la violence d'un huis clos qui voit s'aimer et se détruire Elisabeth et son frère Paul. Un jeu dangereux dès lors que Paul tombera amoureux d'Agathe, double féminin du fascinant Dargelos qui l'a blessé alors qu'il était enfant, déclenchant le tragique passage à l'acte d'Elisabeth. La performeuse, jon-

gleuse, chorégraphe et metteuse en scène, dont c'est la première incursion à l'opéra, a eu l'idée transgressive de replacer le quotidien fantastique et onirique des adolescents dans un Ehpad. Dans leurs vêtements d'intérieur surannés, ces enfants terribles sont de vieux enfants - Paul est en fauteuil roulant, livré aux maltraitances de sa sœur -, dont le jeu consiste à chausser des casques de réalité virtuelle, histoire de convoquer le temps de leur jeunesse. Ils sont veillés et surveillés par des pianos infirmiers, tandis qu'un comédien se fait tour à tour narrateur, médecin ou animateur (séance de pliage d'origamis), voire clone de Cocteau.

Étrange réseau d'ombres

Les lumières d'Eric Soyer habillent le drame d'un étrange réseau d'ombres. Particulièrement frappant, le tournis affolé des dernières scènes avec ses personnages costumés par Marie La Rocca en éléments de décors rappelant les pièces d'un jeu d'échecs. Paul et sa tour mauve de Moyen Age, Elisabeth en méchante reine des neiges, Gérard harnaché en

cheval de parade rouge, Agathe en dame de cour déjantée aux couleurs de la folie. Le chaos accueillera la fin de Paul et Elisabeth.

Sur leurs claviers numériques, les trois pianistes Flore Merlin, Nicolas Royez et Emmanuel Olivier (également directeur musical de la production) déroulent le continuum consonant de Glass dans une uniformisation de couleurs et de nuances propre à soutenir de manière presque oraculaire l'implacable progression du drame. Générale, la sonorisation expose particulièrement les voix, déjà très sollicitées par une écriture atonale, à rebours de la prosodie, comme si le compositeur francophile avait voulu illustrer dans la chair des mots la relation toxique entre les protagonistes.

Elisabeth très engagée scéniquement, Mélanie Boisvert compense un timbre acidulé par une incarnation vocale énergique et soutenue, cependant qu'Olivier Naveau dessine un Paul doloriste et résigné. Si le Gérard de François Piolino reste un peu falot, Ingrid Perruche campe une Agathe solide à la voix charnue. Quant au

comédien Jonathan Drillet, il observe une remarquable variété de tons, même si le long passage où il présente l'extrait d'une interview réalisée par le poète français en 1962, *Jean Cocteau s'adresse à l'an 2000*, nous a semblé un peu déconnecté. Peut-être parce qu'en évoquant, entre peur de la robotisation et vœu pour l'humanité, un monde bien réel, il brisait en quelque sorte le pacte onirique de la musique.

D'ores et déjà programmés dans une dizaine de lieux, ces *Enfants terribles*, nouvelle production de la Co[opéra]tive, consortium de six scènes nationales et opéras fédérés depuis 2014 afin d'assurer un plus grand rayonnement à l'art lyrique, continueront de tourner. Après Quimper et Rennes, ils rayonneront d'abord à Tourcoing (Nord), Dunkerque (Nord) et Compiègne (Oise) puis, en 2023, à Besançon, Clermont-Ferrand, Grenoble, Bruxelles et Bobigny (Seine-Saint-Denis). ■

MARIE-AUDE ROUX

Les Enfants terribles,
de Philip Glass. Opéra de Rennes,
le 16 novembre.